

leur dans l'autre. La Déesse dit à l'Oiseau :

Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies...

La qualité maîtresse de cet esprit est, en effet, la justesse impeccable, qui dérive d'une pensée toujours surveillée. S'il décrit un paysage, c'est d'un trait qui découpe la partie essentielle de l'impression et la fixe sous la lumière précise, comme dans *l'Hirondelle et les petits Oiseaux*, ce tableau des semailles, rendu visible en dix mots :

Voyez-vous cette main qui, par les airs, chemine ?

Il n'y a qu'un œil d'une sûreté accomplie qui, parmi ses sensations, discerne ainsi celle qui peut et qui *doit* être le signe de tout un groupe. — Et si La Fontaine abonde en trouvailles de cet ordre, c'est qu'il est probablement, avec André Chénier, le poète français qui s'est fait la théorie la plus raisonnée, la plus complète, la plus personnelle de son art.

III

RIVAROL ⁽¹⁾

Ce gentilhomme à la physionomie mobile et fière, voluptueuse et réfléchie, — ce Méridional à la bouche insolente et gaie, d'où la raillerie va s'élançer tout à l'heure, — ce philosophe au front noblement coupé, aux yeux profonds, mélange singulier de trois ou quatre tempéraments fondus en un seul, — qui pourrait-ce bien être sinon le prince de la conversation française, l'aventurier à la fois frivole et prophétique auquel il n'aura manqué pour être un très grand écrivain qu'une meilleure surveillance de ses dons prestigieux, et, pour être un grand ministre, que la rencontre d'un roi capable de l'apprécier : Son Impertinence le comte de Rivarol?... Rivarol! Ce nom jette un scintillement de gloire et cependant l'homme qui le porta

(1) A propos du livre de M. DE LESCURE : *Rivarol et la société française pendant l'Émigration et la Révolution* (1882).

ne saurait être défini nettement même par ses admirateurs. — Rivarol! C'est pour les uns le souvenir de la plus étonnante prodigalité d'esprit qui fût jamais. C'est pour les autres le rappel d'une prose incomparable, où la finesse s'unit à l'opulence; car ce causeur infatigable fut aussi un styliste de première force, ce lanceur d'épigrammes eut une tenue presque latine dans les phrases qu'il daigna écrire. Il détestait la plume, qu'il appelait « cette triste accoucheuse de l'esprit avec son long bec effilé et criard... » — Rivarol! c'est encore le hardi conseiller de Louis XVI, qui, dès les premières années de la Révolution, aperçut distinctement la chute de la monarchie et le triomphe final du Césarisme militaire. Par-dessus tout cela, Rivarol possède ce charme souverain de permettre le rêve à l'imagination. Il a cette poésie des destinées inachevées. Mort vers quarante-sept ans, à une époque de perturbations politiques presque inouïes, il paraît n'avoir pas rempli tout son mérite. Comme le prince de Ligne, cet autre adorable diseur de mots, il possède plus de renommée qu'il n'a laissé d'œuvres, et, derrière ses pages, on pressent, on devine, on crée aussi un Rivarol qui ne s'est pas donné, mais que ses fidèles ont connu improvisant de ces discours auxquels Chénedollé ne put s'arracher qu'en prenant la poste et fuyant ce magicien de la causerie comme on fuit une femme trop aimée... Admirer Rivarol, c'est encore aujourd'hui le découvrir. Sensation tentatrice! Elle est la coquetterie posthume de ce coquet, la fatuité

suprême de ce fat qui a su ne demeurer au-dessous d'aucune de ses prétentions. Il y a donc une petite société secrète de *rivarolisants*, et cette société doit être en fête à cette heure. Un de ceux qui la composent et auquel on devait déjà une édition soignée des œuvres choisies du maître, M. de Lescure, vient de ramasser en un corps de récit tous les détails relatifs aux diverses phases de la vie de Rivarol. Son livre s'appelle : *Rivarol et la société française pendant l'Émigration et la Révolution*. Je voudrais prendre texte de cet excellent travail pour esquisser, comme en deux crayons, le portrait de ce personnage, si léger et si profond, si frivole et si grave, si gracieux et si éloquent, où l'on trouve du petit abbé de salon et du visionnaire presque tragique. Ce sont les contradictions de cette nature, taillée à facettes comme le diamant, mais comme lui scintillante et coupante, que j'essayerai de montrer d'abord — contradictions étonnantes au regard superficiel, car ce mystificateur qui interpellait son secrétaire par la phrase fameuse : « Asseyez-vous là, je vais vous dire des bêtises, ça éveillera vos idées... » était aussi le trouveur de formules définitives qui définissait le temps par cette image superbe : « Rivage de l'esprit, tout passe devant lui et nous croyons que c'est lui qui passe... » Après avoir suivi dans la société parisienne la formation de cet homme si étrangement compliqué, j'essayerai de dire comment ce roi des salons de la monarchie finissante supporta les années de l'émigration. Il y a dans le

très complet ouvrage de M. de Lescure les éléments de plusieurs autres *essais*. Il m'a semblé que ces deux-là résumaient pourtant les portions les plus intéressantes de cet ouvrage.

I

C'est aux environs de l'année 1780 que Paris apprit l'existence de ce causeur dont il devait subir la fascination. Qui était-il et d'où venait-il? Qu'il eût de l'esprit comme Voltaire, qu'il fût fringant comme un roué, beau comme un Dieu grec, et redoutable comme un bravo, il suffisait pour s'en convaincre de le voir une fois et de l'entendre. Il s'était montré. Il avait parlé. Il avait vaincu. Mais on ne savait même pas son vrai nom. Il était arrivé vêtu du petit manteau et affublé du titre d'abbé Rivarol. En un clin d'œil l'abbé s'était transformé en chevalier Rivarol de Parcieux. Cependant un très authentique de Parcieux ayant protesté, le nouveau chevalier avait fait contre mauvaise fortune bon cœur et rendu le nom au légitime possesseur : « Il en a plus besoin que moi, » avait-il pu dire. Ce fut alors une incarnation nouvelle et définitive. Le chevalier et l'abbé se fondirent dans la personne du comte de Rivarol. M. de Lescure établit avec une précision qui semble irréfutable que réellement l'ex-abbé avait tous les droits à

ce nom et à ce titre. Sa famille était de vieille noblesse italienne. Un des *Rivaroli* ou *Rivareli* revenait d'Espagne après avoir servi dans la guerre de Succession. Il traverse Nîmes, y devient amoureux d'une fille de condition modeste et l'épouse. C'était aux environs de 1720. Cette mésalliance coûta au noble italien sa patrie et son héritage, — sa patrie, car sa femme le fit s'installer dans le Languedoc; son héritage, car ses parents le tinrent pour mort. Ce Rivarol était le grand-père de l'écrivain. L'argent manquait à la famille, et quand notre Rivarol naquit, vers 1753, son père en était réduit, pour vivre, à tenir lui-même ou à faire tenir à Bagnols une auberge à l'enseigne des *Trois Pigeons*. C'était de quoi jeter un voile sur le blason héréditaire qui portait : au premier, d'or à l'aigle de sable éployée et couronnée, et, au deux, de gueules au lion d'or, avec cette devise accordée par l'empereur Maximilien : *Leo meruit aquilam*. Mais voilé, mais tombé en pauvreté, ce blason n'en était pas moins légitime, et l'auteur du *Petit Almanach des grands hommes* ne fit, en s'enarrant à nouveau, que reprendre un droit qu'aucune dérogeance ne lui avait enlevé. Seulement on comprend que les contemporains ne se soient pas donné la peine d'exécuter le travail de recherches qui était nécessaire pour découvrir l'authenticité de la noblesse de Rivarol. Ils préférèrent reprocher au railleur impitoyable le métier de son père et les incertitudes de ses débuts. Rivarol aurait pu répondre comme Casanova, auquel on disputait

son titre de Seingalt : « L'alphabet est à tout le monde. » Il se contenta de sourire aux affronts, en beau joueur d'esprit qu'il est demeuré jusqu'à la fin. Ne se divertissait-il pas à corriger les vers écrits contre lui ? De telles insolences, plus dures que les plus dures vengeances, ne sont permises qu'aux invincibles ; et, sur le terrain de l'épigramme, Rivarol se sentait capable de porter toujours et à tous le dernier coup.

S'imposer au grand monde avec l'intégrité de son titre et par la seule arme de son esprit, telle fut donc la première ambition de cet homme supérieur. Cela seul excuse, ou, à tout le moins, explique l'importance que les succès de salon tinrent dans cette âme qui dépensa le meilleur d'elle à ces batailles frivoles. Dès l'âge de trente ans, Rivarol eût pu viser le plus noble but et l'atteindre. L'homme qui rencontrait, dans son premier ouvrage sérieux, des formules comme celle-ci : « La langue française est la seule qui ait une probité attachée à son génie », n'était pas né pour s'accouder à une table de souper et faire pétiller sa pensée comme le vin de Champagne de son verre, — juste le temps de vider cette flûte de mousse alcoolique et parfumée. — Mais l'aiguillon de la déchéance nobiliaire et de la pauvreté piquait ce cœur, sublime et enfantin tout ensemble, à la place malade de l'amour-propre, et la glorieuse du prestige mondain devint, pour lui, l'instrument nécessaire d'une fortune à rétablir. Rivarol fit carrière de causer, comme d'autres fai-

saient carrière de se battre. C'est le secret de la disproportion singulière qui se remarque entre son œuvre et son génie. Imaginez-le riche d'une richesse héritée, noble d'une noblesse reconnue, sa destinée se redresse du coup. Sans doute il eût soupé et il eût causé, il avait besoin de ce pétilllement d'idées et de mots comme on a besoin de respirer. Il était la salamandre de cette flamme d'esprit, seule atmosphère où il n'étouffât point. Mais il eût causé, par surcroît ; au lieu que sa causerie devint, grâce à sa situation de déclassé, l'essentiel de sa vie et de son effort. Il n'eût pas tendu sa merveilleuse intelligence à l'inutile observation des ridicules de ses rivaux, ni déployé les savantes ressources de l'art le plus délicat à rédiger d'un mot inoubliable cette observation. Aussitôt les affaires publiques eussent attiré ces facultés si évidemment créées pour les spéculations de l'ordre le plus haut. Avec ce sens instinctif des lois de la vie sociale qui lui faisait apercevoir les conséquences pratiques des théories, — comme un géomètre aperçoit une courbe derrière une formule d'algèbre, — Rivarol eût, dès la veille, deviné la Révolution. Il n'eût pas connu ce cruel regret de parler trop tard, à l'heure sinistre où la portée des idées, l'énergie des conseils, les constatations du bon sens ne font qu'annoncer just qu'ou ira la force aveugle des événements et proclamer notre impuissance à leur barrer la route. La faculté de prévoir sert alors à redoubler la sensation des misères présentes par la certitude

des misères à venir. Ce fut précisément l'heure que choisit Rivarol pour appliquer à l'analyse de la situation de la France la merveilleuse subtilité de son talent. Et à cette heure-là, que durent peser à ses yeux désabusés les triomphes de coterie où il s'était tant complu, dans l'âge des forces entières et de la virilité inattaquée?

Mais regretta-t-il vraiment ce gaspillage de ces forces et de cette virilité? Il est permis d'en douter si l'on songe que ce grand jugeur a écrit quelque part que certaines pâresses sont des mépris, et quand on se représente l'état d'ivresse intellectuelle où il vécut aux environs de sa trentième année. C'est bien aussi à cette ivresse qu'il a dû, lui, le profond philosophe, de devenir le représentant illustre de la frivolité de son temps. Accompagnons-le dans sa campagne d'épigrammes contre ses ennemis et contre ses amis. Car il n'épargnait pas plus les uns que les autres. Entre 1778 et 1783, il écrit sa lettre sur le poème des *Jardins*, adressée à l'abbé Delille, où se trouve cette ligne si finement comique : « Toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, il n'a pas songé à la fortune de l'ouvrage... » Il rime sa parodie du sonnet d'*Athalie*, dirigée contre Mme de Genlis et contre Buffon. Il collabore au *Mercur* du libraire Panckoucke, et il cause, il cause... Les journées s'en vont ainsi, puis, soudainement, par un de ces contrastes dont les hommes très compliqués peuvent seuls donner l'exemple, il publie coup sur coup un *Discours sur l'universalité de la langue*

française et une traduction de *l'Enfer* du Dante. Il apparaît, de mondain et de moqueur qu'il était, souverainement réfléchi, et dans la splendeur de ce qui fut sa qualité maîtresse, le génie de l'expression. On l'avait quitté pamphlétaire, il se révèle idéologue; — faiseur de bons mots, on le retrouve un grand et mâle prosateur. Il y avait dans son *Discours*, particulièrement, une telle science de la phrase, un sentiment si complet de la langue et en même temps une si virile fermeté de doctrine que même l'envie dut se taire en présence d'une supériorité indiscutable. Le Rivarol profond venait de se montrer, l'autre ne tarda pas à reprendre son rôle. Au lieu de poursuivre ces recherches d'idées générales pour lesquelles il était né, voici que le railleur de salons et de cafés se reprend à son œuvre de brocards. Il s'associe à Champcenetz, « son clair de lune », comme il l'appelait, et tous les deux écrivent le *Petit Almanach des grands hommes pour l'année 1788*, dans lequel ils passent au fil de l'esprit le plus aiguisé les réputations littéraires de leur temps. Cela va depuis Condorcet, dont Rivarol disait qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb, jusqu'à Joseph Chénier, qu'il devait surnommer plus tard « le frère d'Abel Chénier ». Le pamphlet fit le tapage qu'on imagine, un si beau tapage qu'à cinq années de là, Rivarol dut échapper par l'émigration aux rancunes de ses victimes de *l'Almanach*, devenues les jacobins victorieux de la Terreur.

Toujours ondoyant et contradictoire, capable

d'égaliser Montesquieu et s'amusant au rôle de persifleur des Trissotins, Rivarol vit débiter la Révolution avec l'extraordinaire lucidité d'esprit qui lui était propre, et si la tragédie sanglante de cette époque lui révéla à lui-même sa propre valeur de politicien, elle ne guérit pas son goût de la moquerie et sa manie de l'épigramme. Il comprit dès le début, suivant son expression, que « la France recommençait ». Il ne fut pas la dupe des gémissements et des efforts de la noblesse ou du clergé, pas plus qu'il ne fut entraîné par l'exaltation du peuple. La noblesse et le clergé, il les jugea d'un mot : « Ils ont », disait-il, « oublié ce principe : *Res eodem modo conservantur quo generantur...* Les fortunes se conservent par les mérites qui les ont acquises. » Quant aux utopies des démocrates, il n'y croyait point. Il disait encore : « On ne jette pas brusquement un empire au moule... » Que voulait-il donc ? C'est dans le *Journal politique national* qu'il faut chercher les applications de ses idées ; et dans ses conseils secrets à Louis XVI on en trouvera l'essence. Il disait : « Songez-y bien, Sire, lorsque l'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. » Il ajoutait : « Les rois de France ont toujours péri ou se sont conservés par la *partie forte* de leur temps... Il fallait que Sa Majesté renouât à l'appui de l'Eglise et de la Noblesse pour régner désormais par la *partie forte*, je veux dire par les maximes populaires. » C'est donc dans l'alliance du principe monarchique et du Tiers Etat, en un mot

dans la royauté constitutionnelle, que Rivarol voyait la seule chance de salut pour l'ancien régime ; — de salut, non, mais de transformation. Devançant sur ce point presque tous les esprits de son temps, il considère l'Etat comme un organisme. L'expression : le corps politique, revient sans cesse sous sa plume. — Mais comme il est, en même temps qu'un philosophe, un Italien et un homme de médiocre scrupule, il passe de cette théorie supérieure à des conseils d'un machiavélisme singulièrement mesquin. Le changement de ton est piquant et montre à plein combien cet homme était composé d'éléments disparates, plus piquant encore si l'on se souvient que ce même théoricien profond de la royauté aux abois s'est fait, dans ce début de la Révolution, le polémiste cynique et violent des *Actes des Apôtres*. Tout Rivarol est dans ces oppositions. La pensée chez lui est d'un philosophe de premier ordre ; l'esprit est d'un incorrigible railleur. Avec cela, il y a dans ses actions une certaine facilité immorale qui lui est commune avec beaucoup de personnages de son temps. Et cependant, comme ni le *Journal politique national* ni les *Actes des Apôtres* n'avaient empêché la Révolution de marcher, cet ancien régime dont Rivarol était le fils, mais si lucide, continua d'agoniser ; et l'écrivain dut quitter la France pour n'y plus rentrer, emportant dans l'émigration toutes ses qualités de maître prosateur et de raisonneur incomparable, et tous ses défauts de persifleur inguérissable.

II

Quand il se décida, l'un des derniers et bien à contre-cœur, à ce départ définitif, il allait avoir quarante ans. C'était une existence à refaire et aux environs de cet âge qui, pour la plupart des hommes, marque le commencement de la période reposée. La violente marée de la Révolution, en roulant ses lames le long de la grève sociale, brisa ainsi bien des ancres, sur la foi desquelles de calmes destinées espéraient séjourner toujours. Rivarol, lui, supporta courageusement son malheur, et, comme le Robinson de Daniel de Foë, il entassa dans la chaloupe, qu'il lui fallait remettre à flot, tout ce qu'il put sauver du naufrage. Ce fut, cette cargaison de la suprême aventure, un peu d'argent d'abord, les quelques rouleaux de louis qu'avait procurés à son rédacteur le *Journal politique national*. Ce furent les quelques sacs soigneusement fermés où l'homme de lettres mettait à l'abri ses notes les plus précieuses. Ce fut une provision d'esprit et de belle humeur qui ne s'épuisa jamais... Et ce fut aussi Manette. Ah! Manette! Elle seule eût suffi à rendre au sentimental et sceptique Rivarol la « vie vivable » — *vita vitalis*, comme disaient énergiquement les anciens. Elle était jolie et légère, ignorante et capricieuse. Ses

mœurs ne valaient pas beaucoup mieux que celles de sa presque homonyme Manon Lescaut, mais Rivarol l'aimait, — et cela suffit. Il l'aimait, d'un singulier amour et qui n'allait pas jusqu'à l'illusion, si nous en croyons l'épître qu'il lui adressa un jour :

... Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit,
Et de l'esprit comme une rose!...

Mais c'est précisément cette ignorance de fleur, c'est l'inconsciente simplicité de cette nature que cet intellectuel adorait. Pourquoi? Et pourquoi Gœthe et Henri Heine ont-ils attaché leur cœur, comme Rivarol, à des femmes qui ne soupçonnaient rien de leur génie? Pourquoi le poète des *Fleurs du mal* commence-t-il un madrigal à sa maîtresse par cet hémistiche : « Sois charmante et tais-toi?... » Pourquoi l'analyste des *Consolations* et de *Joseph Delorme* soupire-t-il à la sienne :

Et ton sourire en sait plus long que le génie?...

Pour une certaine race d'hommes supérieurs, et à un moment de leur vie, il semble que la femme aimée ne soit plus qu'un prétexte. Le rêve qu'ils forment à son occasion leur appartient en propre, et ils ne lui en dévoilent pas la beauté, persuadés qu'elle ne comprendrait pas cette poésie dont elle est la cause involontaire. Comme les pères du cé-

lèbre concile, ces hommes discuteraient sérieusement la question de savoir si les femmes ont une âme, et, ne croyant guère à cette âme, ils demandent à leur compagne de leur montrer des yeux profonds, un tendre sourire, des gestes menus, et, par-dessus tout, d'être naturelle. Car cette femme ignorante et jeune a pour ces excédés de raffinement un attrait suprême, la spontanéité. S'il entre un peu de mépris dans cette sorte de galanterie caressante, qui renonce d'avance aux nobles ivresses de l'amour partagé, il s'y rencontre aussi beaucoup de la mélancolie qui saisit l'Henri VI de Shakespeare devant une hutte de berger : « Oh! Dieu! il me semble qu'on serait heureux de mener cette vie, de s'asseoir sur cette colline, comme j'y suis assis maintenant... Quelle vie serait celle-là, comme elle serait douce, comme elle serait aimable! Est-ce que le buisson d'aubépine ne donne pas aux bergers qui surveillent leurs sots moutons une ombre plus douce que le dais aux riches broderies n'en donne aux rois qui craignent la trahison de leurs sujets? Oh! oui, plus douce, mille fois plus douce!... » J'imagine qu'à regarder le fin profil de Manette, à écouter son babil d'oiseau, Rivarol songeait de même : — « Cette facile et légère façon de goûter la vie n'est-elle pas supérieure à toutes les vaines complications de ce que mes admirateurs appellent mon esprit?... » — Et il la contemplait, et il l'enviait, et il en raffolait, et elle le trompait sans doute. Cela faisait une tendresse qui avait le charme du caprice avec un peu

de l'amertume de la passion. C'était une tendresse, pourtant, et assez profonde pour qu'en s'en allant de Paris l'émigré ait emmené cette amie des heureux jours, afin de consoler les mauvais.

Les mauvais? Non. Car avec de la curiosité on supporte tout, et Rivarol, qui de Paris se rendit d'abord à Bruxelles, eut aussitôt de quoi exercer les dons d'observateur qui étaient en lui. Les plus piquantes pages du livre de M. de Lescure sont consacrées à peindre, d'après les témoignages contemporains, la scène et les acteurs qui furent l'objet de cette observation. Si les émigrés n'avaient pas, suivant l'expressive et triviale formule de ce brigand de Danton, emporté leur patrie à la semelle de leurs souliers, ils avaient, certes, emporté leurs ridicules. C'était l'intermède grotesque, dans cette absurde tragi-comédie de la Révolution française, que le spectacle de leurs mœurs disparates et de leurs fantaisies singulières. Il y avait l'émigré frivole, qui tenait avant toutes choses à ne pas perdre le ton de Paris. Paris chantait *la Marseillaise* et *la Carmagnole*. L'émigré frivole apprenait les airs de ces terribles chansons. Il adaptait à ces airs des paroles royalistes, puis il finissait par chanter bravement les paroles républicaines, — pour être « dans le train », comme nous dirions aujourd'hui. Il y avait l'émigré par vanité, le monsieur Jourdain affamé de noblesse et qui avait quitté la France afin de manifester, par sa fuite, ses droits à la persécution. Le prince de Ligne disait plaisamment : « Certaines gens se sont flattés d'être

des gentilshommes en émigrant, de sorte qu'un des résultats de l'émigration aura été de vulgariser la noblesse...» Il y avait aussi l'émigré bravache, toujours prêt à couper la gorge de quelque autre émigré, royaliste comme lui, brave comme lui, mais qui se serait permis de n'avoir pas tout à fait les mêmes idées sur la réorganisation future de la France, — au lendemain de la victoire! Cet émigré-là ne se contentait pas de vendre la peau de l'ours encore en vie, il se faisait tuer pour l'emploi de cette peau, toujours à conquérir. Il y avait enfin, et comme il arrive d'ordinaire c'était l'espèce la plus malheureuse, l'émigré lucide, qui voyait les fautes commises, l'avenir impénétrable, le dévouement inutile, et qui se dévouait, quand même. On pense bien que Rivarol appartenait à cette catégorie des héros sans illusions. Il avait jadis, dans un de ses mémoires au roi Louis XVI et dès 1792, écrit cette phrase : « Les émigrants, sans s'en douter, ont donné jusqu'ici un grand degré d'énergie à l'Assemblée. Ce sont les terreurs qu'ils inspirent qui rallient tous les cœurs et tous les esprits autour du Corps législatif. » La stérile agitation de Bruxelles ne devait pas changer les opinions de ce perspicace dissecteur de consciences auquel s'applique si bien une de ses phrases : « Au lieu de vous demander combien vous avez de facultés, on pourrait vous poser cette question : *Par combien d'endroits pouvez-vous être blessé?...* »

Il vécut cependant, grâce à ces contradictions

étranges qui avaient causé les insuffisances de sa destinée littéraire. Le philosophe qui était en lui apercevait la misère des temps, et le moqueur en riait de ce rire implacable dont ses « mots » d'alors nous ont gardé l'écho persifleur : « Les coalisés », disait-il, « ont toujours été en retard d'une armée, d'une année et d'une idée... », et à son ami le banquier David Cappadoce-Pereira, auquel il adressait des lettres intimes que M. de Lescure publie le premier, il écrivait de Bruxelles : « Il y a assez de ridicule ici et assez d'infortune à Paris pour qu'on puisse *rire d'un œil et pleurer de l'autre...* » Cela fait songer à la jolie phrase du journal de Gavarni, qui fut, comme Rivarol, un élégant, comme lui un philosophe, comme lui un artiste à la fois célèbre et méconnu : « Mais les absents, mais les femmes absentes, les femmes qui voyagent, qui vous emportent l'âme par monts et par vaux, *vous pleurent d'un œil et rient de l'autre d'être libres de vous!...* » Cette définition de la dualité féminine eût ravi Rivarol, et il aurait pu se reconnaître dans le portrait. C'était lui tout entier, ces larmes et ce sourire, cette vision tragique, presque prophétique, et ce badinage à côté. On le vit bien quand il quitta Bruxelles pour Londres, la seconde escale de son voyage d'émigration, et qu'il s'y retrouva aussi hardi condottiere de conversation qu'aux beaux soirs de jeunesse, — à Hambourg pareillement, sa troisième escale, et à Berlin, sa dernière. — Et c'est bien de ce badinage qu'il mourut tout jeune encore, victime du plaisir

enfantin qu'il éprouvait, lui le grand écrivain, lui le profond politique, à souper en causant avec des convives transportés. Il a tout sacrifié à ce plaisir-là, et son œuvre littéraire et son œuvre politique, étrange prodigue qui aura dépensé ses plus belles heures à faire des ricochets sur l'eau, avec des pièces d'or!

Représentez-vous le Rivarol de Hambourg et de Berlin, et ses journées. Il est couché dans son lit, très tard, le visage pâli par l'abus de la chambre close, et il tient salon, car ses admirateurs arrivent chez lui aussitôt qu'ils peuvent. A peine levé, il se met à table et il déjeune en causant. L'après-midi se passe à des promenades et à des visites, le soir à ce souper attendu par les fidèles, et toujours le conversationniste jette aux intelligences de ses auditeurs la pâture vivante de son prodigieux esprit. Il a un traité avec l'éditeur Fauche, qui lui avance mille francs par mois sur un dictionnaire à publier bientôt. A peine s'il a pu prendre sur lui d'écrire une partie de la préface. Il a une mission secrète du roi Louis XVIII auprès du roi de Prusse. Il n'a même pas été reçu à la cour, et il s'en console en parlant, avec sa verve accoutumée, dans un cercle de femmes qui se disputent ses regards. Il est pourtant plus réfléchi qu'il ne l'a jamais été. Ses convictions se précisent d'année en année. Il avait professé une sorte de sensualisme à la Condillac, dans un des opuscules de sa jeunesse; il aboutit maintenant à la morale religieuse. « Les philosophes », disait-il, « sont plus anat-

mistes que médecins; ils dissèquent et ne guérissent point. » Ses formules politiques deviennent plus nettes et il médite un travail définitif sur le « corps social ». En même temps son goût littéraire achève de s'affirmer. Ses jugements portent de plus en plus l'empreinte de cette décision qui impose la certitude... Que de motifs pour être économe de son temps et de ses forces! Mais la volupté de la dissipation était plus puissante. A souper ainsi tous les soirs, — pour causer, — Rivarol tua sa santé. Il mourut en 1801, d'une fièvre intestinale. Il avait été, pour tous ses compagnons d'émigration, la patrie, car il en incarnait les dons les plus contrastés : le merveilleux bon sens et la frivolité coquette, l'élégance incomparable et la généreuse expansion. Il est demeuré cette patrie pour nous, qui l'entrevoions derrière ses livres inachevés. C'est pour cela que nous devons une reconnaissance aux historiens qui nous permettent d'écarter le voile et de nous rapprocher de ce charmant et profond Français. Aucun ouvrage plus que celui de M. de Lescure n'aidera le lecteur à ce rapprochement délicieux.